

Tango connection : Paris, capitale d'un néo- tango métissé ?

Samedi 20 octobre 2012



Magnifique spectacle de tango au Bataclan, ce dimanche 14 octobre !! Et très révélateur de l'impressionnant mouvement de métissage culturel qui se produit actuellement dans la capitale française. Un phénomène que j'ai pu observer de près lors de mes récentes pérégrinations dans les [lieux de danse et de musique latino](#) à Paris.

La coexistence, dans cette ville, d'habitants venus de toutes les parties de la planète, apportant avec eux leurs cultures et leurs

manières de vivre, crée en effet les conditions d'un brassage dont l'ampleur n'a peut-être aucun précédent historique. De ces rencontres multiples et souvent surprenantes naissent de nouvelles formes d'expression, par l'acclimatation d'apports allogènes ou par le mélange de plusieurs fonds distincts. Paris devient ainsi un immense bazar, ou plutôt un immense chaudron culturel, où les musiques et les danses du monde entier sont déversées, déconstruites et recomposées en permanence (photo ci-contre : défilé brésilien devant l'église de la Madeleine).



Il est tout à fait naturel que le tango, ce « monstre qui dévore tout » selon l'heureuse formule de poète Horacio Ferrer, tienne une place importante dans ce phénomène de [transculturation](#) aujourd'hui à l'oeuvre dans notre capitale et dans le bouillonnement créatif qui l'accompagne.



D'abord parce, qu'il est lui-même un creuset culturel, une musique syncrétique, issue d'influences noires, juives, italiennes, espagnoles, françaises, allemandes, créoles, tropicales, et donc en quelque sorte structurellement propice au métissage...

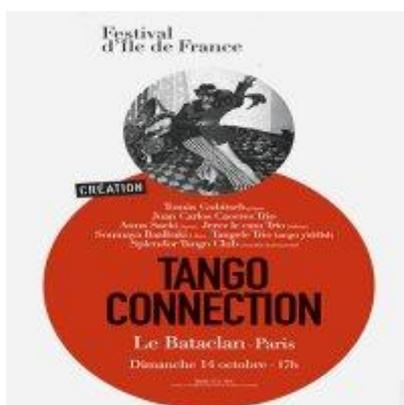
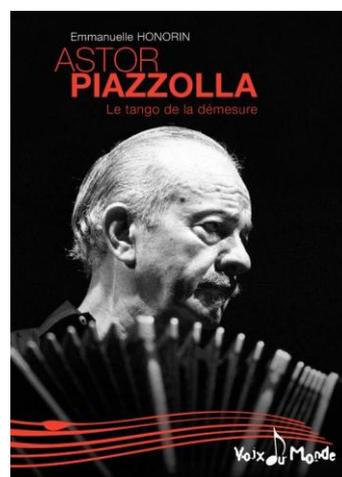
...Ensuite parce qu'il a lui-même été un précurseur du phénomène d'universalisation culturelle, apparaissant historiquement comme l'une des toutes premières « World Music » du XXème siècle. Son rayonnement mondial a ainsi favorisé la naissance, un peu partout sur la planète, de rejetons recomposés avec les cultures locales : tangos russe, finlandais, musette, anglais, judéo-arabe...



...Enfin parce que Paris a toujours constitué une destination naturelle de l'émigration artistique et littéraire latino-américaine et surtout Argentine. Celle-ci s'est acclimatée dans notre capitale, la transformant de ce fait en un puissant pôle de création culturelle « hors sol ». « *Paris a toujours constitué une Mecque de l'art latino-américain, peut-être sa vraie capitale* » m'a dit un jour [Edgardo Canton](#), Fondateur des *Trottoirs de Buenos*, dans un entretien qu'il m'avait accordé pour le magazine *La Salida*.

[Juan Cedron](#), [Atahualpa Yupanqui](#), [Juan José Mosalini](#), [Juan Carlos Caceres](#), [Gustavo Beytelman](#), [Edgardo Makaroff](#), [Pablo Véron](#), Hector Bianciotti, [Alfredo Arias](#), Jorge Lavelli, Julio Cortázar, pour ne citer que quelques noms, figurent parmi les acteurs les plus connus de cette transplantation de la culture argentine – et plus spécifiquement tanguera - dans notre pays au cours des quarante dernières années.

Emmanuelle Honorin et son association *Géomuse* étaient particulièrement bien placés pour mettre en scène le bouillonnement créatif tanguero dont Paris constitue aujourd'hui l'un des épicentres mondiaux. Emmanuelle possède en effet cette caractéristique relativement rare d'être à la fois une spécialiste du tango – elle est l'auteur d'un excellent [ouvrage](#) sur Piazzolla – et une aventurière des musiques populaires : elle a bourlingué pendant des années dans le monde entier, dans le cadre notamment de ses activités de journaliste au magazine *Géo*, pour recueillir les traces des musiques folkloriques cubaine, haïtienne, argentine ou marocaine... Autant dire que les thèmes de la diversité et du métissage culturel, non seulement ne lui sont pas étrangers, mais constituent même l'axe central de sa démarche d'investigation.



Aussi n'ai-je été qu'à moitié surpris lorsque j'ai appris, au début de l'été 2012, qu'elle allait organiser au Bataclan, un dimanche d'octobre 2012, un grand spectacle sur le thème du tango nomade et métissé : *Tango Connection*. Avec une affiche exceptionnelle : le Juan Carlos Caceres trio, les chanteuses Ana Saeki et Aicha Rédouane, le quartet de Jerez le Cam, le groupe de Tango Yiddish Tangele, l'orchestre *Splendor tango Club*, le guitariste Tomas Gubitsch, étaient en effet appelés à se succéder ou plutôt à se rencontrer sur scène ce jour là, pour rendre compte à la fois de l'extraordinaire diversité passée et de la variété des chemins nouveaux empruntés aujourd'hui par cette musique. ... Une affiche si impressionnante qu'à vrai dire, j'ai douté un moment du réalisme de ce projet si ambitieux.



C'est donc quelque peu inquiet pour l'équilibre financier de cette manifestation que je me rendis, ce dimanche 14 octobre, à 17 heures précises, au *Bataclan*. Dès l'entrée, je fus rassuré. Je dus d'abord faire la queue de longues minutes au guichet pour obtenir le Sésame désiré. Puis, en pénétrant dans la salle, je constatais, à mon grand soulagement, qu'elle était quasiment comble. Danseurs, mélomanes, ou simples curieux, ils étaient nombreux à avoir compris l'intérêt de cette démarche, intégrée par ailleurs dans le programme du prestigieux Festival d'Île-de-France *Diasporas – Musiques en Partance*.

Je remarquais aussi que la salle avait été aménagée pour l'occasion d'une manière un peu particulière. Les premiers rangs des fauteuils d'orchestres avaient en effet été remplacés par de petites tables rondes autour desquels quelques spectateurs privilégiés avaient pu prendre place. Et entre ces tables et la scène, un espace libre avait été réservé pour la danse. Bref, le *Bataclan* avait été transformé pour l'occasion en *Cabaret tango*, de manière à permettre aux danseurs amateurs de pratiquer leur passion tandis que les musiciens se succédaient sur scène.



Et c'est effectivement ce que firent, tout au long de ces trois heures de spectacle, une petite centaine de danseurs aficionados, parmi lesquels je notai la présence de l'ambassadeur d'Argentine en personne, Aldo Ferrer. Lorsque la musique se prêtait bien à la danse, comme par exemple lors des passages de l'orchestre de bal *Splendor Tango Club*, - qui constituait en quelque sorte le « fil rouge » du spectacle - plusieurs dizaines de couples se précipitaient sur la piste. Lorsqu'au contraire les sonorités devenaient plus avant-gardistes ou plus hétérodoxes, ils évacuaient l'espace de danse, s'asseyaient par terre devant les tables, ou bien se rangeaient debout sur les côtés de la scène pour écouter attentivement les musiciens.

Ce ballet spontané contribua à créer une atmosphère très originale. Cela tenait à la fois du concert traditionnel où les spectateurs sont sagement assis par rangées, du cabaret avec ses petites tables intimes, de la milonga où les danseurs évoluent en cercle sur la piste, et du concert de salsa où les fans, debout devant la scène, applaudissent et encouragent leurs musiciens favoris. Bref, ce n'était pas seulement la musique qui était métissée, c'était les codes du spectacle eux-mêmes!!! Un puissant courant d'énergie partagé fut ainsi créé, pendant cette longue et passionnante représentation, entre les artistes et le public.





Le concert débuta cependant par une occasion presque perdue. Juan Carlos Caceres était en effet venu interpréter au piano, accompagné de deux percussionnistes, quelques-uns de ses tangos et milongas fortement imprégnés de rythmes afro-latins. Une musique carrée, énergique, à la rythmicité régulière et entraînante.

Mais, comme les règles du jeu n'étaient pas encore bien claires, les danseurs ont d'abord hésité à occuper l'espace qui leur était destiné – jusqu'à ce que l'entraînante milonga *Tango Negro* en décide enfin quelques-uns – dont moi-même - à franchir le pas.

Lorsqu'Ana Saeki a commencé son tour de chant – les musiciens se succédaient par tranches horaires de 20 minutes environ - les danseurs avaient désormais compris qu'ils étaient conviés à se livrer à leur passion pendant le concert. Aussi furent-ils nombreux sur la piste pendant les deux ou trois premiers thèmes, très propices à la danse, qu'interpréta la chanteuse japonaise, accompagnée de l'orchestre *Splendor Tango Club*, dans un style théâtralement très travaillé.



Mais lorsqu'elle aborda, dans la deuxième partie son récital, les grandes compositions chantées de Piazzolla, magnifiques mais difficiles à danser, tout le monde se rangea sur le côté ou s'assit face à la scène pour l'écouter.



Même écoute attentive mais immobile lors du passage de la chanteuse Aicha Redouane, qui interpréta plusieurs thèmes de musique arabe, accompagnée par l'orchestre traditionnel NN oud. Une grande présence scénique, une séduisante gestuelle orientale, une mobilisation des ressources vocales très différentes du chant européen, avec utilisation des résonances nasales et de l'arrière-gorge. Et aussi une parfaite maîtrise du français par cette chanteuse qui mène depuis longtemps une vie nomade entre son pays d'origine et

son pays d'adoption, la France.

Le répertoire était cependant très éloigné de l'esthétique du tango, mis à part un ultime thème de tango arabe composé au début du XXème siècle.

Les musiciens du *Splendor Tango Club* se sont joints à ce moment à l'orchestre traditionnel arabe dans une tentative sympathique mais un peu inaboutie de métissage musical.





Après la veste orange et le bob de Juan Carlos Caceres, le fuseau rouge d'Ana Saeki, la gandoura bleue d'Aicha Redouane, nous vîmes ensuite apparaître sur scène la robe verte de Lloica Czackis, qui, accompagnée du trio *Tangele*, nous convia à un voyage nostalgique vers le monde, presque entièrement englouti dans les ténèbres de l'Holocauste, du tango Yiddish. Beaucoup plus sobre scéniquement qu'Ana Saeki ou même qu'Aicha Redouane, Lloica nous émut par contre intensément par sa voix aux tonalités profondes, parfois déchirantes, sur de beaux et simples arrangements de Gustavo Beytelman qui ramenèrent les danseurs sur la piste. Son dernier tango, composé pendant la guerre et exprimant la douleur d'un poète pleurant sa femme assassinée par les nazis, constitua un moment de profonde émotion.

Tomas Gubitsch arriva ensuite sur scène. C'était la première fois que je voyais ce produire *in vivo* cet ancien guitariste d'Astor Piazzolla. Une forte présence scénique, avec ses longs cheveux bouclés, sa petite barbichette, son physique râblé ; des solos décoiffants de guitare électrique, revisitant les thèmes de tangos traditionnels dans une sonorité pop-rock extrêmement originale ; et surtout, une extraordinaire capacité à tenir en haleine un public de 2000 personnes par quelques très simples mouvements de ses doigts sur sa guitare : tout cela m'a beaucoup impressionné, et laissera un très vif souvenir dans ma mémoire.



S'il est possible de danser sur la musique de Tomas Gubitsch, celle de Jerez le Cam exige par contre une écoute absolue. La prestation de son quatuor *Tango Balkanico*, associant la pulsation rythmique très terrienne du tango et le caractère aérien des mélodies et des variations tziganes constitua sans nul doute le sommet musical du spectacle. Tous les danseurs, dans une écoute immobile et concentrée, étaient suspendus à son piano, au bandonéon de Juanjo Mosalini et au violon

de Jacob Macuica. Ce concert m'a confirmé dans l'idée que Gerard le Cam est peut-être en train d'apporter au tango un renouvellement aussi important que celui opéré, en son temps, par Piazzolla. Le public semblait d'ailleurs partager mon sentiment, si l'on en juge par l'ovation qui s'est élevée après les dernières notes du récital.

A la fin du spectacle, l'orchestre *Splendor Tango Club* nous ramena, pour la plus grande joie des danseurs, à un répertoire plus traditionnel de musique de bal.

Le fait de revenir dans un espace musical mieux balisé que celui de Gubitsch ou surtout de Le Cam provoqua en moi des impressions mêlées : d'un côté, le plaisir de pouvoir à nouveau danser, de l'autre une certaine distance critique par rapport à une intention musicale moins inventive.





Petite surprise : l'arrivée en fin de concert d'Agnès Jaoui, dans le rôle de chanteuse de tango. Elle qui sut rapidement faire oublier aux danseurs sa notoriété de comédienne par la simplicité chaleureuse et entraînante de sa voix.

A peine le spectacle terminé, je me précipitais vers le Café de la Danse, à deux pas de là, où se produisait la chanteuse Claudia Pannone dans le cadre des « [Rencontres internationales de Tango Argentin](#) » organisées par le danseur Diego Ocampo. Claudia possède une belle voix, puissante et bien posée.

Sa gestuelle rappelle un peu celle de Ana Saeki par son côté très théâtralisé, avec peut-être une touche supplémentaire de pathos latino. Elle a interprété un beau répertoire parcourant, de 1930 à 1970, un demi siècle de chanson tanguera, bien mis en valeur par l'accompagnement du trio de Lalo Zanelli et entrecoupé de quelques intermèdes dansés. Une sorte de contrepoint typiquement argentin au feu d'artifice nomade et diasporique auquel j'avais auparavant assisté au *Bataclan*.



Il ne manquait finalement qu'une chose, à laquelle personne visiblement n'avait pensé dans ces spectacles pourtant consacrés aux métissages : un peu de tango-musette bien de chez nous !! Et pourtant, c'est bien joli, le musette !! C'est typiquement une musique de mélange ! Et en plus dans le quartier de la Bastille, ça s'imposait un peu, non ?

Mais il sera dit encore une fois que les Français cultivés, si ouverts –et c'est leur mérite– aux musiques exotiques, deviennent aveugles et sourds lorsqu'il s'agit d'apprécier leur propre fonds culturel !!!

Je me suis rattrapé de cette frustration patriotique en terminant la soirée en compagnie de Ma Mie Mireille chez Paul, un restaurant traditionnel français de la Rue de Lappe (il en reste encore quelques-uns).

Au menu, de simples andouillettes. Mais j'ai juré de revenir vite pour goûter à l'appétissant gigot d'agneau accompagné de flageolets, servi à mes voisins de table, et dont la vue n'a fait chavirer le cœur plus encore que la musique de Jerez le Cam !!





Extraordinaire vitalité du tango contemporain, capable de se métisser et de se transmuter dans une large diversité de formes musicales !

Incroyable richesse de la scène parisienne, capable d'offrir à son public un voyage complet à travers les musiques du monde en mobilisant des artistes, qui, dans la majorité, vivent dans la capitale !!

Et appréciable maturité du public tanguero, capable de rompre les codes du concert traditionnel pour établir par sa danse une relation plus proche et participative avec les artistes, sans pour autant faire sombrer la soirée dans le chaos !!!

Bravo à *Géomuse* d'avoir révélé avec intelligence toutes ces potentialités !!!!

Fabrice Hatem

Renseignements : <http://geomuse.fr/>